

Opéra populaire : Aïda de Giuseppe Verdi

Michel Parouty

July 13, 2006

Un spectacle intelligemment pensé, qui peut séduire tous les publics. Représentation du 11 juillet.

Il est des soirs, à Orange, lorsque le mistral se manifeste, où l'on crève de froid. D'autres, en revanche, où la chaleur est accablante. Comme pour cette deuxième et dernière représentation d'« Aïda ». En haut du fameux mur, un toit transparent protège désormais la scène. Le plateau, lui, est toujours aussi long et large.

Charles Roubaud fait partie de ces metteurs en scène trop modestes, qui pourtant possèdent un métier qui va bien au-delà du simple savoir-faire. Il ne tente pas le diable pour réussir l'impossible. Dans un espace aussi gigantesque, comment fouiller la psychologie des personnages ? Elle est tracée à gros traits, et l'on n'a pas toujours l'impression que Radamès et Aïda sont fous d'amour. Mais chaque tableau est réglé avec soin, et le célèbre « triomphe » constitue l'apothéose d'un spectacle intelligent, remarquablement conçu - le bateau qui ramène Radamès vainqueur vogue sur des flots évoqués par des figurants manipulant des tissus bleus, c'est étonnant et superbe. A chaque instant, le goût de Roubaud est évident, comme celui de son habituelle complice, la costumière Katia Duflot. De plus en plus, la vidéo s'impose dans le monde lyrique ; il s'en sert avec pertinence, dans des projections - hiéroglyphes, bas-reliefs... - qui animent le cadre naturel déjà somptueux. Du grand spectacle, certes, dans lequel la chorégraphie de Brice Mousset s'intègre aisément, mais sans concession, sans facilité, efficace, élégant, propre à séduire les plus néophytes et à redonner sa noblesse au mot populaire.

Alagna à son maximum Au pupitre de l'Orchestre national de Lyon, Michel Plasson est direct, carré - presque trop. Très théâtrale, sa direction pourrait être plus chaleureuse, plus souple. Elle suit son chemin, non sans quelques décalages avec les chœurs. Ce Verdi sombre et dramatique s'éclaire, pourtant, à partir du troisième acte, il récupère son lyrisme en même temps que les sentiments s'épanouissent. La formation lyonnaise est percutante, bien timbrée, sa petite harmonie est très présente, et son énergie n'exclut pas les nuances.

Le Ramfis d'Orlin Anastassov se distingue davantage que le Roi de Daniel Borowski, et la Prêtresse de Marie-Paule Dotti n'est pas négligeable. Les principaux protagonistes, eux, se doivent d'assurer vaillamment des emplois qui exigent, vocalement, endurance et flexibilité. Marianne Cornetti est une Amneris très soucieuse de sa musicalité ; jamais elle ne force son chant, et son personnage en est d'autant plus émouvant. La sculpturale Indra Thomas campe une Aïda nuancée ; le grain très particulier de sa pâte vocale peut séduire, mais sa puissance est restreinte et son intonation parfois imprécise.

Roberto Alagna, fidèle des Chorégies, chante pour la première fois en France un rôle qu'il convoitait et a abordé à Copenhague lors de la saison 2004-2005. Le geste large, il est un héros au grand cœur qui commence prudemment, joue davantage sur l'émotion que sur le panache. La ligne de chant et la diction sont toujours impeccables ; le timbre s'est assombri, semble par instants aminci, mais retrouve toute sa lumière dans le duo final. On sent toutefois l'interprète au maximum de ses moyens.

Seng-Youn Ko n'a aucun problème avec Amonasro, auquel il prête une voix de bronze, fermement projetée. Galvanisant ses partenaires, il entraîne vers le succès cette « Aïda » de bon aloi. Le public est ravi, et le fait savoir.